LA VÉRITÉ.

Quò usque tandem Catilina abutere Patientiâ nostrà !

Jusques à quand C. . . . . . . abuserez-vous de notre patience !

FRANÇAIS, il y a près de neuf années que vous êtes en révolution, il y en a près de six que pour une liberté prétendue, des abstractions métaphisiques, des systêmes de perfectibilité romanesques, vous soutenés une guerre meurtrière et ruineuse, que vous jetté l'anxiété dans l'esprit de tous les peuples, que vous en troublés la tranquillité, que vous répandé par-tout la misère et l'indigence, sans vous mêmes en être plus libres, plus tranquilles, plus riches et plus heureux.

Vos querelles, vos dissentions ont fait votre malheur, ont occasionné celui d'une

grande partie de l'Europe et du nouveau monde connu : circonvenus, par les factieux, obsédés par les differents partis rivaux qui cherchent à vous dominer qui se disputent vos dépouilles, qui convoitent entr'eux les restes sanglants de la fortune publique : vous ne vivés plus que dans l'incertitude, le trouble et l'anarchie. Sortis de votre équilibre politique, repus d'absurdités et de chimères, vos imaginations exaltées et portées aux extrêmes, il vous a été impossible jusqu'ici de revenir au point d'où vous êtes partis et de saisir le juste milieu qui vous convient. D'erreurs en erreurs, toujours plus fortes, toujours plus grossières, toujours plus coupables, vous êtes arrivés au comble de l'égarement et de la folie.

Vous êtes aujourd'hui sans moyens et sans ressources. De vos facultés, de vos richesses, de vôtre splendeur, de cette magnificence auguste qui vous assignait le premier rang parmi les nations, il ne vous reste pour ainsi dire plus rien ou peu de choses ; à vos dettes anciennes s'en sont réunies de nouvelles et sans nombre : vos finances dans toutes leurs parties sont absolument nulles. Malgré les charges de toutes especes, les impôts, les réquisitions, le timbre opresseur qui vous ruinent, il s'en faut cent millions et plus que la recette puisse cadrer avec la dépense.

pirent par-tout la licence et l'effronterie. Tournés vos regards, vous le pouvés encore sur les maux passés dont tant d'entre vous ont été les victimes ; sentés bien tout le poids de ceux qui dans ce moment vous éprouvent, hé bien ! ils ne sont rien ou presque rien en comparaison des désastres sans nombre dont vous menace l'avenir ; à cette génération mauvaise et détestable en succédera une autre plus mauvaise et plus détestable encore.

Je conviens que la succession des tems, la longue durée de la monarchie et d'autres causes assé connuës avaient introduit des abus aux quels il était à propos de pourvoir : vous aviés besoin d'économie dans vos dépenses, d'une répartition plus juste dans l'établissement de l'impôt, peut-être de quelques raprochements dans les conditions, d'une réforme quelconque dans les differents ordres de l'état, puisque tous un peu plus ou un peu moins avaient décliné des vues utiles qu'une sage politique s'étoit proposées soit en ordonnant soit en tolerant seulement leur établissement.

Vous n'avés voulu ni ruines, ni renversement ni destruction, vous saviés qu'avec de la patience, des lumières, des talents propres à la chose ; vous saviés qu'avec une volonté fixe et permanente pour le bien, il eût été

facile d'amender, de corriger tout ce qui était susceptible de correction et d'amendement. Un travail assidu, une manière de procéder lente, mais toujours la même, vous paraissait capable d'opérer des miracles sans introduire de nouveautés dangereuses : elle vous paraissait la seule convenable à vos maladies, la seule propre, sans exciter de commotions violentes, à redresser les torts dont vous aviés justement à vous plaindre.

Malheureusement il y a près de deux siècles qu'une multitude de novateurs, d'hommes inquiets, d'esprits superficiels, de philantropes ridicules, d'êtres exagerés, d'écrivains licentieux obtient auprès de vous un certain emport : vous ne vous êtes pas mis en garde contre les systêmes extravagants qui étaient en vogue, vous avés donné tête baissé dans les pièges qui vous ont été tendus; vôtre félicité présente et réelle vous l'avés négligé, vous l'avés abandonnée pour ne plus courir qu'après un bonhenr vain et chimerique.

Vôtre gouvernement a commis de grandes fautes, il ne s'en est pas assés tenu à ses anciens usages, s'est prêté trop facilement aux innovations, s'est permis des injustices remarquables, des supressions qui l'ont appauvri en diminuant ses forces phisiques et morales : il n'a pas sévi à propos et dans le

tems contre les audacieux qui en voulaient au trône et à l'autel, n'a pas sû maintenir sa dignité, contenir invariablement les peuples dans la soumission, l'obéissance et le respect qui lui étaient dus; s'est laissé insensiblement affaiblir, et sa faiblesse a amené vôtre ruine.

Que de suppositions invraisemblables ne vous a t-on pas fait? que de balivernes, que de rêveries ne vous a-t-on pas débité sur les agrégations sociales, la formation des empires, la réunion de tous les peuples ou du moins de la plus grande partie en corps de société; Cependant ceux qui ont réuni les hommes n'ont eu qu'une fin unique, celle de les faire vivre dans une liberté sagement restreinte, de leur assurer des propriétés, de multiplier leurs jouissances, de leur procurer ce repos tranquille qu'ils appétent, et de conserver entr'eux une sorte d'égalité qui ne peut être absolue mais seulement respective et proportionelle.

Croyés-moi! la nature ne vous accorde point de droits imprescriptibles ou inaliénables: en paraissant mettre tout à vôtre disposition, elle ne vous fournit réellement aucune garantie; l'état de sauvage ou celui qui en approche est un état de violence et d'usurpation où tout se décide par la force: de là l'esclavage pour le faible et la licence pour le fort.

Dans la sociètè cela est different : à proprement parler, personne n'y est isolé, la masse de tous les individus garantit à un seul les prérogatives civiles que lui ont obtenu sa soumission et son obéissance aux lois.

Votre malheureuse révolution n'est d'un côté que l'ouvrage informe de la prévention et de l'ignorance, de l'autre celui de la séduction et du crime, tels sont les moyens infernaux que des hommes profondément corrompus se sont ménagés sans délicatesse comme sans honneur. Emus par-tout ce que les petites passions ont de bas et de honteux tout leur a été bon, ils n'avaient en vue que d'occuper les places de ceux qui fixaient leur jalousie, ils y ont réussi ; actuellement que leur incapacité, leur ineptie ne sont plus un problême, comment pouvés-vous vous y fier ?

Depuis l'origine de vos troubles, depuis qu'une poignée d'ambitieux, de têtes mal saines, d'êtres dévoués à leurs interêts et mal intentionés vous ont persuadé de changer la forme de votre gouvernement, qui avés-vous mis, qui avés-vous eu au timon de vos affaires ? D'abord des mandataires infidèles qui en s'arrogeant les pouvoirs les plus absolus n'ont eu aucune déference pour vos volontés, des traîtres qui ont abusé de votre confiance, des scelerats qui se sont permis les plus affreux déportements, des orgueilleux, des

êtres vains, des gens ineptes peu dignes des fonctions auxquelles vous les destiniez ; dans les agitations de vos assemblées tumultueuses où les affections particulières ainsi que celles d'une minorité arrogante ont vraiment prévalu à quelques exceptions près, tels sont les hommes sur lesquels s'est reposé vôtre choix.

Ces hommes si peu faits pour représenter un grand peuple, qui ont chacun leurs partisans, leurs cotteries, leurs supôts, dont les vues interessées ne répondent point aux vôtres, ne se disent pas moins vos representants et vos maîtres, ils vous traitent en pays conquis, vous dictent des lois que le vainqueur le plus heureux, que le vainqueur le plus insolent n'oserait pas même vous proposer : ils vous les dictent avec autant d'assurance que si leur mission était légitime et lègale. Ces lois absurdes qui ne sont que les résultats indigestes de leurs débats, de leurs disputes puériles, ils vous les imposent, vous les font accepter avec autant d'orgueil et de présomption que si elles étaient le fruit d'un travail assidu, d'une expérience consommée, celui des connaissances ‘ des lumières, des talents qu'ils n'ont pas.

Vous avés été cruellement trompés et ne cessés de l'être, on vous leurre par les espérances les plus fausses, par les promesses les plus insidieuses, par les appas les moins

attrayants, vôtre curiosité oisive, on l'amuse par des gazettes et des mensonges, vôtre esprit de domination par des succès ; des victoires et des triomphes ; la fureur que vous avés de raisonner politique et de vous croire propres au gouvernement, on l'entretient par l'exposé périodique des délibérations de vos tyrans dans lesquelles vous ne vous appercevés pas que vos vrais interêts sont toujours comptés pour rien : l'amour que vous montrés encore pour la justice on le contente par des listes de sentences rendues contre les moindres coupables, tandis que des hommes chargés de crimes jouissent impunément des fruits de leurs forfaits, ont voix et déliberent dans vos conseils.

Ce qui doit mettre le comble à votre désespoir, provoquer chez vous l'énergie d'une vengeance prompte et rigoureuse, c'est que toutes les sottises et les bévues qui se font et ont été faites, toutes les atrocités et les scélératesses qui se commettent et qui ont été commises, le sont et l'ont été à vôtre nom.

C'est à votre nom que la monarchie et la religion ont été renversées, que vôtre Roi et sa famille ont été assassinés, que les Princes de son sang et la noblesse ont été proscrits, que vos Pontifes, les ministres de vôtre culte ont été égorgés ou mis en fuite : c'est à vôtre nom que les honnêtes gens de tous

ages, de tous sexes, de toutes conditions ont été incarcerés, que des milliers d'innocents ont été conduits à l'échaffaud, que beaucoup d'ecclésiastiques recommandables par leurs vertus, leur désinteressement, leurs mœurs, sont encore détenus et ne peuvent obtenir leur élargissement. C'est à votre nom que ce fanatisme d'impiété qui craint le rétablissement de l'ordre, de l'honnêteté et de la justice exerce encore ses odieuses persécutions, que les trésors de l église et de l'état, que les biens de tant d'illustres familles ont été pillés et n'ont servi qu'à grossir la fortune des fripons et des déprédateurs dont le luxe orgueilleux insulte à la misère publique, à celle des rentiers, des Pensionnaires qu'on laisse sans secours et même sans pain.

C'est en votre nom que des troupes révolutionnaires ont parcouru les campagnes, les ont désolé, ont dévasté vos temples, renversé par-tout les signes respectables et sacrés de la Religion de vos Pères ; c'est à vôtre nom que plusieurs de vos Provinces ont été ravagées par le fer et par le feu, que de vils histrions, que de bas comédiens, que de mauvais avocats, que des hommes les plus immoraux se portant dans vos villes principales, y faisant fusiller vos concitoyens, abbattre les monuments de vôte architecture, ceux des sciences et des beaux Arts. C'est à

votre nom que des armées innombrables, indisciplinées grossies de soldats arrachés à la culture, aux arts, au commerce, aux manufactures, des bras de leurs familles éplorées, le poignard de la terreur d'une maim, de l'autre les torches de la discorde, vont semant par-tout les dogmes impurs de vôtre révolution, l'insurrection et la révolte. C'est à vôtre nom que les cultivateurs et autres sont vexés de toutes manières soit par la gravité des impositions, soit par le mode employé pour les faire rentrer, soit par des amendes arbitraires et des emprisonnenents. C'est à vôtre nom que dans le sanctuaire de la Justice siègent des Magistrats grossiers et ignorants pris au hazard, s'y montrent dans le costume le plus indécent, que tout s'y fait, que les jugements s'y rendent sans aucune dignité, que dans les Juris tout n'y est que faveur ou cabale, que les Huissiers, les Procureurs, les Défenseurs soi-disant officieux y rançonnent les plaideurs au point que le moindre procès est le commencement de la ruine de celui qui a le malheur de l'entreprendre. C'est à votre nom que la horde des Jacobins, que les patriotes de 89, que les membres des comités de surveillance, que les Juges infames des tribunaux révolutionaires ont été amnistiés, mis la plus part dans des places émminentes si toutes-fois il

revivre en vous le courage désinteressé de vos ancêtres ; qu'il vousserve à rompre vos chaînes, a récupérer vôrte liberté. N'aspirés pas à être parfaits, mais seulement a corriger les abus : ne soyés ni Grecs, ni Romains, soyés vous-mêmes et rien de plus ; laissés en arrière les modèles qu'on vous propose, ils sont tous défectueux et vous n'en seriés d'ailleurs qu'une ridicule copie. Vous aspirésà être tranquilles, voilà vôtre but, une république ne l'est jamais ; plus elle s'approche de la démocratie, plus elle est sujette aux dissensions ; plus elle est orageuse plus elle touche à sa fin ; l'homme est bon a dit Jean-Jaques, et les hommes sont méchants ; m'éfiés vous des assemblées, une triste expérience vous a appris que les imaginations s'y électrisent, que les passions s'y agitent, que les factieux y dominent, que la vérité y échape aux plus clairs-voyants.

Rappellés vous le souvenir de vos prospérités passées, de ces joies pures, de ces plaisirs exempts de troubles et de contraintes, ils étaient les suites heureuses et nécessaires de vôtre régime primitif : ce régime si calomnié vous convenait ; en vous fournissant à tous les moyens légaux de travailler à vôtre félicité individuelle, il n'en était que mieux assorti à vôtre caractère ; détournés les yeux de ces libelles infâmes que des plumes ven-

dues à l'imposture n'écrivent ne, remplissent de faits faux et controuvés, ne distribuent avec profusion que pour vous effrayer, vous empêcher de revenir sur vos pas et servir la tyrannie.

Prononcés vous en faveur du nouvel ordre de choses qui doit vous ramener au point d'ou vous êtes partis, je veux dire au genre de bonheur qui vous est nécessaire, Prononcés vous énergiquement ; que la Justice soit le guide et le mobile de toutes vos démarches ; que la miséricorde et la clémence l'accompagnent ; pardonnés à tous ceux qui se sont égarés, il en est beaucoup qu'une erreur involontaire, que la séduction ont prècipités dans le crime ; quant aux auteurs, aux instigateurs de tous les forfaits, de vôtre honte et de vos infortunes, vous devés au monde, en leur personne, l'exemple le plus mémorable : je vous les abandonne et ne puis en être le défenseur.